

Les contrebandiers  
de la mémoire

DU MÊME AUTEUR

*Alexandries et autres récits*

Deuxième édition, L'Harmattan, 2001

*Les passions intraitables*

Flammarion, 2000

*Actualités d'un malaise*

Érès, 1999

*La cruauté mélancolique*

Flammarion, 1998

*L'obscur objet de la haine*

Aubier, 1997

*Le passage des étrangers*

Austral, 1995

*L'exil de la langue. Fragments de langue maternelle*

Point Hors-Ligne, 1993

*L'histoire à la lettre* (avec Cécile Wajsbrot)

Mentha, 1991

*Histoire des juifs du Nil*

Éditions Minerve, 1990

*Non-lieu de la mémoire. La cassure d'Auschwitz*

(avec M. Nathan-Murat et A. Radzynski)

Bibliophane, 1990

*Les Indes occidentales*

(à propos de l'« Au-delà du principe de plaisir »)

Éditions de l'Éclat, 1987

*Le même Livre* (avec Abdel, Kébir Khatibi)

Éditions de l'Éclat, 1987

*Fragments de langue maternelle*

Payot, 1979

*Entre la mort et la famille : la crèche*

Deuxième édition, Payot, 1977

Jacques Hassoun a collaboré, par ailleurs, à plusieurs dizaines d'ouvrages collectifs et à de nombreuses revues.

Jacques Hassoun

Les contrebandiers  
de la mémoire

Préface de Antoine Spire

é  
ditions  
rès

Conception de la couverture :  
Anne Hébert

© La Découverte et Syros, Paris, 2002  
© Syros, Paris, 1994 (pour la première édition)

Version PDF © Éditions érès 2012  
CF - ISBN PDF : 978-2-7492-3052-8  
Première édition © Éditions érès 2011  
33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France  
[www.editions-eres.com](http://www.editions-eres.com)

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. 01 44 07 47 70, fax 01 46 34 67 19.

## *Table des matières*

Préface, <i>Antoine Spire</i> .....	9
Introduction.....	13
Charlotte ou les effets d'un silence.....	22
Un symptôme actuel.....	26
Entre « sans patrie » et « trop de patrie ».....	34
Une identité simple... fragmentée... complexe.....	49
Le prix de la liberté.....	59
Du <i>bled</i> au Bled... L'histoire reconstituée.....	65
Quitter pour retrouver.....	72
Construire une transmission.....	77
Une éthique de la transmission.....	91
En guise de remerciements.....	97
Bibliographie.....	99



Pour Anne-Marie, Danielle-Martine,  
Judith et David





## *Préface*

Qui n'a pas cherché un petit livre clair et direct sur la transmission pour s'inspirer de ses parents et réfléchir au moyen de faire passer les valeurs familiales à ses enfants ? Avec cet ouvrage, toutes ces quêtes trouveront satisfaction.

Nous sommes tous les porteurs d'un nom, d'une histoire singulière, explique ici Jacques Hassoun. Nous en sommes les dépositaires et les transmetteurs. Nous en sommes les passeurs. En chacun de nous palpite le désir de transmettre à nos descendants histoire, coutumes et convictions ; mais cette transmission reçue et offerte en héritage est de plus en plus appréhendée comme risquée, pouvant faire l'objet d'une interruption, voire d'un refus des générations qui nous suivent immédiatement. Nous souhaitons tous ne pas laisser en souffrance le patrimoine qui nous a été transmis et nous éprouvons l'urgence de ne pas le laisser se perdre.

Jacques Hassoun a toujours cherché à rendre compte des pulsions essentielles qui sont au principe du ressort de nos vies. Consacrant ce formidable petit livre à la transmission, il sait que nous sommes différents de ceux qui nous ont précédés et que nos descendants suivront le plus vraisemblablement un chemin sensiblement différent du nôtre. Aussi plaide-t-il pour ce qui est à ses yeux une transmission réussie, celle qui offre à celui qui la reçoit un espace de liberté et une assise qui lui permettent de quitter le passé pour mieux le retrouver. Hassoun admet donc qu'on puisse

« être fidèle à une tradition familiale... et être amené à changer de route, à trahir son milieu », opportunité qui n'est autre que la liberté reconnue au sujet de choisir en conscience le sens qu'il veut donner aux valeurs qui orientent son existence. C'est de cette liberté que le legs tient la chance de n'être pas *réifié*, mais pris comme un patrimoine vivant. Encore faut-il que le passé ne soit pas imposé comme un modèle sacralisé du fait qu'il est passé car « c'est alors que la transmission ne sera plus qu'une fable mensongère, une tentation de reconstituer dans un autre temps, dans un autre espace, un modèle passéiste dont le fondamentalisme représenterait l'expression la plus tragique ». Une telle régression est souvent hélas l'effet des difficultés spécifiques de la transmission de groupes minoritaires confrontés à un groupe majoritaire dominant. Soit ce groupe minoritaire veut maintenir coûte que coûte une tradition qu'il croit menacée et s'enferme dans un quasi ghetto culturel, soit – écrasé par la honte d'être soi – il se laisse gagner par un désir éperdu d'assimilation et fait de son appartenance un espace vide.

Le processus apparaît encore plus délicat lorsque le pays dans lequel on vit est une terre d'exil. La transmission doit alors rendre compte à la fois de l'expérience passée, qui ne doit pas être une tradition exagérément embellie, et de la vie présente qui, si elle comprend sa part inévitable de souffrances, ne peut s'y réduire. L'échec de la transmission peut se manifester de deux façons diamétralement opposées. Certains s'enferment dans le silence, interdisant à leurs descendants de se rattacher à une généalogie. Ils les privent ainsi de repères et les empêchent de s'intégrer dans la société. Parfois, c'est l'État lui-même (qu'on pense aux régimes staliens !) qui interdit la transmission, frappant l'Histoire de déni pour plusieurs générations. On en connaît les conséquences. L'autre attitude consiste, au contraire, à s'enfermer dans le passé et à prétendre le reproduire tel quel. C'est la confusion entre tradition et transmission, avec la tentative – absurde – de se poser en contemporain de ses ancêtres.

Jacques Hassoun croit plutôt à la vertu formatrice de ces lambeaux d'histoire qui disent, souvent avec plus d'éloquence que

les pratiques ancestrales les plus formalisées, l'atmosphère du monde d'hier auquel tout un chacun a besoin de faire référence. Il évoque « une langue de contrebande » pour signifier cet héritage parfois involontaire de mots ou d'expériences issues de l'autrefois. Qu'on songe à ces barbarismes, à ces formes obsolètes caractéristiques des langues « métèques » qui résultent du croisement de plusieurs langues (créole, cajun, etc.). À son insu, le sujet porte en lui la langue de l'enfance, la langue « maternelle » qu'il a oubliée, et qui au plus profond de lui-même travaille son être et a construit son identité. Transmettre suppose de laisser toute sa place à cette « langue de l'oubli ». Se méfiant d'une nostalgie qui appelle le retour en arrière, il plaide pour une parole qui dise « hier », dans laquelle puisse s'enraciner l'identité des générations d'aujourd'hui, réélaborée, reconstruite, rebricolée à partir de ce qui est perçu du passé. « Les contrebandiers de la mémoire » quittent le passé pour mieux le reconstituer à sa juste place, là où il est efficace, pour contribuer à la fondation d'un nouveau monde présent. Le nouveau peut être source de malaise parce qu'il exige une dépense psychique pour celui qui s'y affronte mais inversement l'enfant appréhende comme une inquiétante étrangeté ce qui fut familier à ses ascendants. Comme l'écrit Jacques Hassoun avec talent, la transmission ne peut être qu'une cocréation à l'initiative de deux générations : nous construisons avec nos descendants ce que nous leur transmettons. Comme si, avec eux, nous participions à une sorte d'œuvre d'art.

Ainsi, Jacques Hassoun justifie-t-il le besoin de transmettre de tout individu, à condition qu'il ne s'agisse jamais d'une transmission contraignante qui rognait sur la liberté de celui qui la reçoit et la réélabore pour la faire sienne. À travers quelques cas, dont sa pratique de psychanalyste lui a fait pénétrer toute la complexité, Jacques Hassoun illustre le fait que le commerce avec le nouveau suppose qu'on y reconnaisse une part de familiarité. Il renoue ici avec un thème qu'un de ses précédents livres – *Les Indes occidentales* – avait judicieusement défriché : c'est dans la mesure où on répète une initiative lancée par ceux qui vous ont précédé qu'on peut la subvertir et y adjoindre le neuf, en un mot devenir créateur.

Jacques Hassoun, en fait, comme psychanalyste, nous montre le chemin : la répétition n'est pas forcément un enfermement. Derrière notre désir de voir les mêmes expériences se réitérer, se cache souvent une aspiration au neuf dont on aurait tort de sous-estimer la puissance. Toute transmission est à la fois répétition et innovation.

C'est à partir de l'héritage qui m'a été transmis que je peux oser un vrai dépassement, celui qui m'insère dans des situations nouvelles, voire étrangères. Se savoir « issu de... », recevoir dans le présent les repères d'une origine connue, c'est bien la condition de « la puissance d'agir » comme dirait Spinoza, de se confronter avec le réel. Le terme de contrebandier rend bien compte de la résolution, toujours inachevée, toujours bricolée, d'une contradiction que Freud énonçait ainsi : « L'important est d'aller au-delà du père et dans le même temps de ne pas pouvoir le dépasser. » Sans ignorer les conflits et les souffrances ainsi provoquées, Jacques Hassoun ouvre la voie de l'âge adulte à bonne distance de l'expérience de ceux qui nous ont précédés : ni dans leur sillage, ni à l'opposé, mais avec eux dans le neuf.

Antoine Spire

## *Introduction*

Transmettre une culture, une croyance, une appartenance, une histoire a longtemps semblé aller de soi.

Les parents, les grands-parents, la famille élargie, le rythme de la vie semi-rurale ou provinciale, la sédentarité enfin permettaient pourtant de ne pas avoir à se poser cette question avec l'acuité que nous lui prêtons actuellement. Cela paraissait somme toute naturel... Une génération reproduisait les croyances, le mode de vie, le dialecte ou la langue de celles qui la précédaient... en intégrant lentement les nouvelles acquisitions de la technique. Or, cette vision – idyllique – est pourtant contredite par les faits.

Freud dans un court texte – *Résistances à la psychanalyse*<sup>1</sup> – rappelle que le « nouveau » semble constamment, en détrônant l'« ancien », mettre en péril une stabilité précieuse.

« Le petit enfant, dans les bras de sa garde, qui se détourne en criant à la vue d'un visage étranger ; le croyant qui inaugure par une prière chaque journée nouvelle et salue d'une bénédiction les prémices de l'année ; le paysan qui refuse d'acheter une faux dont n'usaient pas ses parents autant de situations dont la variété saute aux yeux et auxquelles il paraît légitime d'associer des mobiles différents. Il serait pourtant injuste de méconnaître leur caractère

---

1. S. Freud, « Résistances à la psychanalyse », *La Revue juive*, 1<sup>re</sup> année, n° 2, Paris, Librairie Gallimard, 15 mars 1925.

commun. Dans ces trois cas, il s'agit du même malaise : l'enfant l'exprime d'une façon élémentaire, le croyant l'apaise ingénieusement, le paysan en fait le motif de sa décision. Mais l'origine de ce malaise est la dépense psychique que le nouveau exige toujours de la vie mentale et l'incertitude, poussée jusqu'à l'attente anxieuse, qui l'accompagne. »

C'est dire que la transmission du nouveau se heurte toujours à des acquis auxquels chacun de nous semble tenir par-dessus tout.

C'est dire aussi qu'en chacun de nous palpite la nécessité de transmettre à nos descendants ce que nous avons reçu dans son intégralité.

Déjà dans le Deutéronome, nous lisons : « Demande à ton père et il te révélera (ton histoire) et à tes Anciens et ils te diront (ce que fut ton passé)<sup>2</sup>. »

Ce commandement suppose que depuis des millénaires la nécessité de transmettre est inscrite dans l'Histoire.

Dans le monde arabo-islamique, nous retrouvons quotidiennement avec la même acuité cet impératif de se réclamer d'une histoire, d'une généalogie, d'une appartenance : ainsi quand deux personnes inconnues se rencontrent, immédiatement après les salutations d'usage, une question est constamment posée : « Quel est ton *asl* ? », terme qui veut dire tout à la fois *rattachement* (tribal ou religieux), *adhésion* et *appartenance* à tel mode de pensée ou à telle ethnie.

Deux tribus de Bédouins se croisent-elles dans une oasis et la question qui s'impose est celle-ci : « D'où viens-tu, où vas-tu, qui es-tu ? » Cette interrogation bien sûr ne concerne pas un quelconque parcours spatial mais un itinéraire personnel, intérieur, qui permet à chacun de situer son parcours individuel en fonction de ce qui lui a été transmis.

Mais si nous y regardons de plus près, nous percevons que la question de la transmission se présente quand un groupe ou une civilisation a été soumis à des bouleversements plus ou moins profonds.

2. Deutéronome, chap. 32, verset 7.

Si nous reprenons les situations auxquelles nous avons fait référence, nous percevons que cette préoccupation qui semble de pure forme ne surgit pas à n'importe quel moment de l'Histoire.

Dans le cas du texte biblique, il est évident que la rédaction du chapitre qui comporte ce commandement de transmettre et de recevoir une transmission date du IV<sup>e</sup> siècle avant l'ère chrétienne<sup>3</sup>, c'est-à-dire après le retour du premier exil de Babylonie, au moment où ce peuple en voie de réunification se devait de resserrer ses liens, distendus par la déportation qui avait suivi la destruction du royaume de Juda. Cette référence à l'Histoire, cet impératif de la transmission dénote en fait un état de trouble intérieur profond. Revenue au pays ancestral après une longue absence, cette quatrième génération de Judéens nés en exil dans un milieu intellectuellement, économiquement et socialement supérieur à celui qui régnait dans le pays d'origine, devait se donner des raisons pour renouer avec le passé. Il fallait éclairer le présent par une histoire devenue quasiment mythique afin de préparer l'avenir d'un nouvel enracinement.

D'où l'appel fait aux anciens qui étaient requis de décrire un passé héroïque ou pour le moins plein de prestige afin d'inscrire ces bannis dans une saga dont ils avaient été nourris et qui les avaient plongés – à en croire le Psalmiste qui ne cessait de clamer : « Si je t'oublie Jérusalem, que ma droite se dessèche » – dans une nostalgie taraudante.

Dans le deuxième exemple, la référence au *asl*, à l'appartenance, est apparue au moment où la société traditionnelle s'était effondrée – au moment où des pays longtemps fermés au monde extérieur se sont trouvés projetés dans la modernité. C'est alors que la question de savoir à qui l'on s'adressait, à qui l'on parlait devint cruciale, non pas forcément au nom d'un désir plus ou moins avouable d'exclusion, mais bien plutôt pour pouvoir se repérer face à l'autre : « De quelle transmission te réclames-tu ? », telle est la question cruciale que des sociétés en crise ou des sociétés pluri-culturelles se posent face aux mutations qui les traversent.

---

3. Le Pentateuque a été rédigé sous sa forme définitive au IV<sup>e</sup> siècle avant l'ère chrétienne et non pas, comme le prétend la tradition, dix siècles auparavant.

Mais associée à cette première série de réflexions qui évoque les problèmes d'appartenance culturelle, il nous faut aussi rappeler cette évidence : nous sommes tous inscrits – un par un – dans une généalogie de sujets qui n'ignorent pas qu'ils sont mortels.

Et c'est même ce qui distingue l'humain de l'animal : un savoir sur la mort et sur la généalogie qui dicte la nécessité qu'un minimum de continuité soit assurée.

Nous sommes tous les porteurs d'un nom, d'une histoire singulière (biographique) prise dans l'Histoire d'un pays, d'une région, d'une civilisation.

Nous en sommes les dépositaires et les transmetteurs.

Nous en sommes les passeurs.

Que nous soyons révoltés ou sceptiques devant ce qui nous a été légué et ce dans quoi nous sommes inscrits, que nous adhérions ou non à ces valeurs, il reste que notre vie est plus ou moins tributaire de cela, de cet ensemble qui va des manières de table aux idéaux les plus élevés, les plus sublimes et qui ont été la propriété de ceux qui nous ont précédés.

Or, il est évident que, sauf exception, ce que nous recevons en héritage est constamment modifié selon les aléas de notre vie, de nos exils, de nos désirs.

Qu'une génération ait connu de grands bouleversements historiques – ou non – qu'une autre ait subi ou choisi l'exode rural ou non... n'est pas indifférent.

Être fidèle à une tradition familiale aristocratique et être amené à changer de route, à « trahir » son milieu – comme d'Estienne d'Orves... ou le colonel de La Rocque ont pu le faire pendant la guerre – n'est pas indifférent. Cela voudrait-il dire qu'il y a eu à cette occasion une rupture radicale avec leurs convictions passées ? Certes non : le mythe du comportement chevaleresque propre à leur tradition rejoint cette nouvelle orientation que prend leur existence et les rattache aux valeurs prônées par leur classe sociale d'origine.

Est-ce à dire que nous sommes condamnés à reproduire ? Que la transmission reçue et offerte en héritage suppose l'éternel retour ?



Sûrement pas... Cette tendance à « fabriquer » des perroquets ou des clones ne relève pas de la transmission. Ce qui me semble passionnant dans cette aventure que suppose la transmission, c'est justement que nous sommes différents de ceux qui nous ont précédés, et que nos descendants suivront le plus vraisemblablement un chemin sensiblement différent du nôtre... Et pourtant... c'est bien dans cette série de différences que nous inscrivons ce que nous avons à transmettre.

Un pas de plus me permettra enfin d'affirmer ce qui est plus qu'un paradoxe : une transmission réussie offre à celui qui la reçoit un espace de liberté et une assise qui lui permet de *quitter (le passé) pour (mieux le) retrouver*.

Quitter les pesanteurs des générations précédentes pour retrouver la vérité subjective de ce qui comptait vraiment pour ceux qui avant nous ont aimé, désiré, souffert ou joui pour un idéal, n'est-ce pas ce que nous pourrions appeler un parcours de transmission réussi ? Cela fait-il l'économie d'une souffrance à être semblable et différent tout à la fois ? Est-il d'ailleurs concevable que nous puissions éviter d'éprouver ce sentiment de culpabilité vis-à-vis de ceux qui nous précèdent ? Certes pas... Il y a toujours de l'arrachement dans la tension qui existe entre une transmission aussi réussie soit-elle et un désir qui tente de situer le sujet dans l'espace même de sa vérité, de sa vie, de son existence.

Aussi, transmettre reviendrait peut-être à prendre en compte que nous n'éviterons jamais à nos descendants le fait que leur chemin soit semé d'embûches lorsqu'ils auront à concilier l'histoire passée avec l'actuel de leur désir subjectif.

Car enfin réussir une transmission reviendrait à préparer l'enfant à affronter les difficultés de l'existence.

Ainsi quand le père du jeune Joffo<sup>4</sup>, avant de lâcher ses enfants dans la France occupée – situation extrême et à ce titre exemplaire – assène une gifle magistrale à son fils qui, à la question posée (« Es-tu juif ? ») répond par l'affirmative, que faisait-il sinon transmettre à ses enfants un savoir sur la persécution que connu-

---

4. J. Joffo, *Un sac de billes*, Paris, Jean-Claude Lattès, 1973.

rent les générations précédentes ? Que faisait-il sinon offrir en héritage à ses enfants une gifle qui leur donnait une chance de survie ? Cette leçon de marranisme n'indique-t-elle pas que la fidélité absolue, l'adhésion pure et simple, l'aveu proclamé serait en l'occurrence une manière de s'engouffrer dans la mort ? Transmettre la vie dans sa violence n'exigeait-il pas cet acte terrible en soi : offrir comme ultime message une gifle ?

Demeure une dernière question susceptible de clore ce panorama d'interrogations qui constitue l'enjeu de cet ouvrage.

L'enfant est le plus souvent confronté à un passé qu'il ignore et qui à ce titre peut lui sembler énigmatique.

Évoquons pour ce faire le cas de ces enfants qui nés en France de parents émigrés partagent pendant leur prime enfance le quotidien de leur milieu familial, son mode de vie, sa langue, sa culture, son histoire, pour se trouver un jour projetés dans une société dont les valeurs leur semblent radicalement différentes.

C'est ainsi, par exemple<sup>5</sup>, qu'une petite fille née de parents polonais, ouvriers mineurs en Lorraine, a découvert avec stupéfaction le jour de son entrée à l'école primaire qu'elle vivait dans un pays qui s'appelait la France dont elle ignorait tout. Elle ignorait le français, elle ignorait que le pays où elle vivait différait à plus d'un titre de ce qu'elle côtoyait quotidiennement dans son coron. Durant des années elle eut à se confronter aux troubles nés de cette énigme qui l'avait alors bouleversée. Qui était-elle, d'où venait-elle, où l'avait-on emmenée... ? Autant de questions qui devaient ressurgir durant toute une partie de son existence. Aucune parole n'avait été énoncée lors de sa première enfance sur l'histoire de l'émigration de ses parents, aucune parole n'était venue rendre compte au moment de sa découverte qu'elle était *née en exil* d'une patrie inconnue dans un pays dont elle ignorait tout. Aucun discours n'avait pu énoncer ce qui aurait pu lui permettre de

---

5. J'ai apporté – pour des raisons de discrétion aisément concevables – à tous les fragments de biographie et de cure présents dans cet ouvrage une série de modifications non significatives mais qui doivent permettre aux personnes concernées de conserver un certain anonymat.

dialectiser un sentiment *d'inquiétante étrangeté*. Cette expérience vécue devait l'accompagner des années durant, l'amenant dans sa vie professionnelle et familiale à se ressentir comme une étrangère ne s'autorisant ni au bonheur ni au succès.

Ce ne fut qu'au décours d'une analyse qu'elle put référer cette défaite partielle de son existence à ce tremblement de terre représenté par une découverte d'autant plus violente qu'elle n'était accompagnée d'aucune parole : *elle était née à étranger au sein même du pays où elle était venue au monde*.

Ce plan fixe, cette séquence qui devait la rendre muette affectivement, était le produit d'un silence embarrassé, d'une difficulté à transmettre une situation que ses propres parents avaient eu du mal à symboliser.

Aussi devons-nous entendre la transmission comme ce qui rend compte du passé *et* du présent. Dans ces conditions, elle permet à l'enfant d'aborder l'existence qui va être la sienne d'autant moins douloureusement qu'il entendra ses parents parler de leur histoire et de leur quotidien.

Mais qu'un père continue à vivre selon un modèle patriarcal alors que l'enfant constate que dans la vie courante il est un objet d'humiliation... mais qu'une mère, « des frères et des cousins » tentent d'imposer dans un contexte de permissivité sociale des modèles anciens de savoir-vivre auxquels les filles sont censées se soumettre... et c'est alors que la transmission ne sera plus qu'une fable mensongère propre à créer un ensauvagement radical, une marginalité ou un désespoir ravageant accompagnés d'une tentation à reconstituer dans un autre temps, dans un autre espace, un modèle passéiste dont le fondamentalisme représenterait l'expression la plus tragique : *toutes ces situations ne sont-elles pas nées de la nostalgie pour un passé énigmatique et d'un présent entendu comme discordant auquel les parents n'ont pu véritablement faire face ?*

Il est évident qu'à l'heure actuelle – et il suffit de se rendre dans les pays de l'Est ou dans les banlieues de l'ex-ceinture rouge pour s'en convaincre –, de vieilles traditions ouvrières militantes ou culturelles semblent être fort mises à mal.

Orpheline d'une référence ultime, une génération est en passe de ne rien pouvoir transmettre et une autre de ne rien recevoir. Situation dramatique qui crée des exilés de l'intérieur, qui trop souvent se jettent dans les bras de la droite extrême pour reconstituer un semblant de culture *nationale* contre ledit danger cosmopolite.

Paradoxe qui rend la question de la transmission d'autant plus urgente qu'il semble aux *sédentaires-autochtones* que la longue expérience qu'ont les exilés de ce problème les exclut de leur propre culture.

Il est pourtant certain que la question de la transmission ne se pose pas pour toutes les catégories d'une population de la même manière. La sédentarité paysanne (toute relative et fort menacée actuellement) autorise que cette question se pose *a minima* et avec une certaine douleur même si elle représente une préoccupation structurelle du sujet.

Il est remarquable de considérer qu'une société laïque et républicaine comme l'est la société française a intégré des fêtes religieuses (la Nativité, la Crucifixion, la Résurrection du Christ, l'Ascension, la Pentecôte, l'Assomption de la Vierge). Cela a permis qu'insensiblement le passage d'une culture à l'autre puisse se faire sans heurts majeurs, et a permis aussi à de farouches laïques de célébrer sur un mode plus ou moins insu les festivités religieuses de leurs ancêtres.

Comment s'étonner alors que pour des exilés ou pour des populations autochtones mais de croyances ou de cultures différentes, la nécessité de transmettre se présente à partir d'autres présupposés qui peuvent tendre parfois à reconstituer des enclaves hétérogènes.

Cette tendance sera d'ailleurs d'autant plus forte qu'il sera dénié à ces groupes ou aux sujets qui les constituent un droit à l'intégration sous leur propre emblématique qui d'ailleurs, nous le savons d'expérience, tend au fil des années à pâlir jusqu'à disparaître, pour peu que la majorité ne recule pas avec horreur devant cette différence affichée.